

Extrême tendresse, extrême solitude

Sylvie Chaput

Number 12, February–March 1984

Utopies : la chute libre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21462ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, S. (1984). Extrême tendresse, extrême solitude. *Nuit blanche*, (12), 50–51.



Martin Schongauer
La tentation de
saint Antoine
(vers 1480-1490)

Le monde agonise et, avec lui, l'homme d'hier — et d'aujourd'hui encore. Il n'y a plus sur terre de point vierge où puisse se poser et fleurir le rêve d'une utopie. C'est l'homme, l'anthrope, qui doit devenir lieu de mutation. Rien ne pourra renaître s'il ne renaît lui-même. En regardant derrière, avant de se résoudre à une longue nuit de veille, ne constate-t-il pas de nouveau que, des deux chemins usés et ravinés par ses ancêtres, aucun ne saurait le mener là où il aspire à se rendre? que le présent n'est qu'un squelette déguisé, un édifice lézardé sous lequel transparaissent déjà les ruines?

extrême tendresse extrême solitude

Entrée de jeu, Chamberland repose le problème. Sans Dieu et sans Roi, la raison humaine est devenue son propre chef, mais la liberté qui s'annonçait existe finalement pour rien. Une fois détrônées les valeurs suprêmes, le doute peut peser sur tout. ¹ Il n'y a plus rien, sauf un «Oui» intérieur, une soif inextinguible d'adhésion qui, faute de pouvoir trouver un objet extérieur, ramène l'individu à lui-même: «J'adhère à ce qui adhère en moi. C'est à une force. Aucune désignation adéquate pour dire d'où ça jaillit.»

Il n'y a plus rien, et pourtant il subsiste quelque chose: un État, une Science, une Technique, une Histoire, une Société, majuscules posées comme espoirs à l'époque des Lumières ou dans l'une de leurs foulées révolutionnaires. Mais il ne suffit pas de changer d'idoles. Tout ce qui est grand est demeuré hors de nous: encore soumis, nous ne nous étonnons même pas de pouvoir être sacrifiés tout à fait.

Déjà, à l'aube des deux derniers millénaires, poursuit Chamberland, le scénario était écrit. La mort du Christ était présentée comme voulue, fomentée par son père; le «Ils ne savent pas ce qu'ils font» nous évitait de nous confronter à notre peur et à notre violence. L'issue de l'amour devenait officiellement le sacrifice, et nous n'étions que des jouets irresponsables. Petits dans le crime comme dans le bien, incapables de comprendre le message: «Qui m'a vu a vu le Père, c'est la révélation expresse — dissipant tout mirage d'un Très-Haut Potentat — du Dieu de la plus étroite Proximité. Et, par conséquent, révélation de ce paradoxe que Celui qui est le plus proche est aussi le plus obscur — Dieu *abscons*, inconnu, justement parce qu'il est *Fils de l'Homme*, la semence de l'Anthrope, de l'Anthrope encore inconnu à lui-même, tremblant devant l'ultime rupture des sceaux, et

préférer, plutôt que d'affronter sa peur, y céder en maintenant, par rapport à son être irrévélé, toute la distance où prolifère le Grand Parasite.»

Hérésie, millénarisme

Hérétique? Bien sûr, et de plein gré. Parce qu'il faut secouer, et se maintenir entre le confort de l'orthodoxie et celui de l'athéisme. Parce qu'après l'orthodoxie et l'athéisme, il apparaît que le divin n'est ni dans un Dieu extérieur, ni dans un Dieu inexistant, mais en nous.

Millénariste? Oui et non. Le millénarisme est ce courant qui, régulièrement à travers l'histoire, a affirmé l'imminence d'un terrible châtement divin — l'Apocalypse — après lequel seuls les justes ressusciteraient pour connaître mille ans de paix et de bonheur, sous la royauté du Christ, avant le Jugement dernier. Dans cet essai sous-titré *Méditations sur le processus apocalyptique*, Chamberland pose aussi que la fin est proche et inévitable, et l'avenir qu'il entrevoit au-delà est certainement pacifique. Par contre, il ne s'agit pas d'un châtement (aucun appel au repentir chez lui, pour qui la notion de faute n'est pas centrale); la paix et le bonheur ne se vivront sous la royauté de personne, puisque l'anthrope est à la fois divin et humain; enfin, le temps postérieur à l'Apocalypse n'est pas une récompense d'une durée déterminée, mais tout le reste de la vie, que nous nous devons à nous-mêmes: «Quelque chose n'a pas commencé, ou n'est, depuis la «fondation du monde», fait que de recommencements interrompus/réitérés à tous les siècles.»

La tentation du quiétisme

À l'instar de tout ce qui évoque avec intelligence un ailleurs ou un au-delà où prédominerait enfin la sérénité, ce livre est attirant, et on l'aborde avec d'autant plus de confiance que, tout au long de son oeuvre, Chamberland a manifesté beaucoup de clairvoyance devant toutes les formes de domination et d'aplatissement. Malheureusement, si souvent lucide dans le constat, il demeure très vague sur la démarche et le but. Parler de faire advenir en soi la meilleure part de l'humain, ou le divin, n'est pas facile, mais je ne puis m'empêcher de penser que Chamberland s'avance ici dans la plus grande solitude, en nous laissant derrière et en négligeant un élément absolument fondamental du message chrétien, dont il se réclame: la compassion.

L'agonie dont il parle mène toujours, en effet, à la fin du monde, de la civilisation, de la culture de masse, d'une façon de gouverner, d'une manière de vivre, d'un mode, de règlement des conflits. Ce sont toujours des abstractions qui vont mourir, et non des êtres particuliers, lointains ou proches, heureux ou malheureux. Les idoles de la

raison ne semblent sous sa plume que changer de nom: il ne s'agenouille pas devant elles, mais il en entrevoit sans regret la mort, oubliant apparemment qu'elle ne peut survenir sans que des êtres de chair meurent aussi.

Pourtant, il n'y a pas bien longtemps, il écrivait: «Mais quelle autre issue nous reste-t-il désormais sinon l'intrépide tendresse qui nous pousse au-devant de nos égaux, de nos égales? Car nous savons bien que nous ne sommes tous, hommes femmes enfants, que des orphelins fraternels.»²

Tentation du quiétisme: quand tout menace de s'effondrer, se mettre en marche vers soi-même — les douleurs de la transformation intérieure, si grandes soient-elles, étouffent les cris venus du dehors. Et sans doute ne prend-on ce parti qu'après un trop grand déchirement. J'entrevois la renonciation difficile d'un homme qui, trop sensible à la souffrance de tous, ne peut la contempler davantage, impuissant, et se résoud à la croire nécessaire à une renaissance.

Aucun étapisme, aucune réforme, aucun replâtrage ne sauraient, pour lui, sauver le monde. Aussi est-il utopique d'y croire. Mais peut-être n'adhère-t-il ainsi qu'à la plus grande utopie, qui pourrait bien être le plus grand cauchemar: celle qui voit l'être humain accepter sans protester l'anéantissement des gens et des choses qu'il chérit et consentir à ce que l'histoire obéisse à une nécessité — fût-elle admirable — au lieu de voguer à vau-l'eau, au gré de nos choix, de nos omissions et de nos caprices. Celle qui croit que nous, sûrement humains, peut-être divins, emploierons toute la liberté qui nous reste à tuer l'espoir de voir survivre ce monde boiteux et unique. ■

Sylvie Chaput

1) V. par exemple à ce sujet: Max Horkheimer, *Éclipse de la raison*, Payot, coll. Critique de la politique, 1974, 236 p.

2) «Devenir le prostitué de n'importe qui», *Le Devoir*, 24.11.79, p. XX.

Paul Chamberland, *Le Recommencement du monde*, Méditations sur le processus apocalyptique, Éd. Le Préambule, 1983, 209 p.



COUPS DE CISEAU

«Le poètes sont-ils les seuls qu'il nous faille surveiller et contraindre à n'offrir dans leurs poèmes que des modèles de bonnes moeurs, sinon, à ne point composer parmi nous, ou devrions-nous contrôler aussi les autres artistes et les empêcher d'imiter le vice, l'intempérance, la bassesse, l'indécence, soit dans la peinture des êtres vivants, soit dans l'architecture, soit dans tout autre genre d'image, ou, s'ils ne peuvent faire autrement, leur interdire de travailler chez nous?»